

Laure inquiète écoutait à peine, Suzanne resta immobile et muette, mais Marcelle poussa un cri que Pierre-Paul aurait reconnu entre mille :

— Silence, au moins ! dit Laure en lui mettant sa main sur la bouche.

Et Pierre-Paul, certain maintenant d'être écouté, entonna son second couplet avec un accent de triomphe qui n'échappa point aux trois amies :

A l'entour de la cage d'or
Où ma compagne est enfermée,
Moi je tourne, et je tourne encor,
Je ne puis voir ma bien-aimée !

Sans pitié pour notre malheur !
Hélas ! un cruel oïseleur
Sous les barreaux retient ma sœur ;
Sous les barreaux il a mon cœur.

You lan la ! ma bien-aimée !
Tout mon bonheur !

— Marcelle ! dit Laure de plus en plus alarmée, si la supérieure savait ce qui se passe ici, elle en écrirait à mes parents ; Suzanne serait punie, je risquerais d'être renvoyée, et toi aussi peut-être.

— Pourtant, objecta Suzanne, nous ne faisons qu'écouter ; est-ce notre faute, à nous, si Pierre-Paul chante dans la prairie ?

— Allons-nous-en ! croyez-moi, et n'y revenons plus ! dit Laure toute tremblante.

Pierre-Paul, qui s'attendait à une nouvelle marque d'approbation, resta un moment indécis.

Il sentait pour sa part qu'une tentative d'escalade serait une faute grave qui peut-être nuirait à Marcelle ; et d'ailleurs, rien n'était moins facile que de grimper, car une large douve d'eau vive séparait encore la prairie du mur garni de verres cassés.

L'obstacle moral fut néanmoins de beaucoup plus fort que l'obstacle matériel.

Après un instant de silence, le jeune gars reprit avec un certain trouble :

A travers le grillage d'or,
Glisse-toi, ma chanson rimée ;
Dans la cage prends ton essor
Et vole vers ma bien-aimée ;

Va lui dire que ma douleur
Est encor pleine de douceur,
Car, nuit et jour, mon triste cœur
Reste captif avec ma sœur.

You lan la ! ma bien-aimée
Tout mon bonheur !

La cloche de l'étude sonna, et Marcelle fort émue cria de toutes ses forces :

— Merci ! adieu !

Pour le coup, Laure se fâcha.

Le soir, elle crut devoir adresser à sa petite amie un discours en trois points dont la conclusion fut qu'il fallait empêcher Pierre-Paul de jamais commettre de pareilles imprudences.

— Mais comment ? demanda Marcelle.

— Fais-le lui défendre par Corentine.

— Oh non !

— Pourquoi donc ?

— Je serais sûre de faire de la peine à mon ami.

— Eh bien ! il ne faut pas ! s'écria Suzanne.

— Proposez un meilleur moyen, au moins, dit Laure.

— Ecrivons-lui ! et, dès que Plantiau aboiera, Laure lancera de l'autre côté du mur la lettre attachée à une pierre.

— Y songez-vous ? c'est pis que toutes les chansons.

— Nous ne le ferons qu'une fois, dans une bonne intention, sans qu'on nous voie, disait Suzanne.

Et la lettre fut écrite, en partie par Marcelle, en partie par la sage Laure elle-même, qui la jeta de l'autre côté du mur avec le plus grand succès, car Plantiau en accusa réception à coups de gosier.

S'il était défendu à Pierre-Paul de chanter, d'appeler ou de crier, il ne lui était pas interdit de revenir souvent de l'autre côté du mur et de s'y cacher dans les hautes herbes.

Le chien donnait le signal de son arrivée.

Marcelle, Suzanne et Laure chantaient ensemble, ce qui ne pouvait être blâmé par personne, et Pierre-Paul rentrait tout joyeux au Moire, après avoir fait huit fortes lieues de pays, rien que pour entendre la voix de sa chère petite compagne d'enfance.

Les jours où il devait venir étaient connus d'avance par les trois jeunes amies, qui ne manquaient pas de se trouver au coin convenu. Laure avait fini par se laisser entraîner.

Disons-nous qu'une balle élastique entra un jour par-dessus le mur de l'enclos et que dans cette balle Marcelle devait trouver une lettre à laquelle il fallut bien répondre. Laure elle-même en convint, car Pierre-Paul demandait l'avis de ces demoiselles sur un grave question :

— Devait-il où ne devait-il pas essayer d'être le fournisseur de lait du couvent ? En ce cas,

comment s'y prendre ? à qui s'adresser de préférence ? et, si sa démarche réussissait, comment pourrait-il entrevoir Marcelle de temps en temps.

Le conciliabule des trois amies se rassembla le plus secrètement possible pour examiner l'audacieuse proposition de Pierre-Paul.

Les religieuses, pleines de confiance en Mlle de Beauval, qui se distinguaient par leur bonne conduite et leur piété, n'avaient pas craint un seul instant qu'elles pussent induire à mal leur jeune protégée. Marcelle d'ailleurs se faisait remarquer aussi par sa douceur, son application et son obéissance.

Elle arrivait de Paris : on savait bien qu'elle avait été nourrie à Saint-Loup, mais pouvait-on se douter qu'elle y avait passé près de onze ans, quand elle s'était montrée capable d'entrer d'emblée dans la seconde classe ? Pourrait-on soupçonner enfin, qu'elle fût déjà l'héroïne de tout un petit roman, elle, la plus jeune ?

Ces trois demoiselles étaient donc à peine observées, et le petit roman cheminait en dépit de la prudence de Laure, qui opina d'abord pour répondre à Pierre-Paul par la négative.

Mais Suzanne objecta que le lait du couvent était détestable, tandis que celui du Moire était le meilleur du pays à plus de dix lieues à la ronde. Pierre-Paul avait un troupeau de vaches, devait-on l'empêcher de vendre son lait ? et, si l'assistante lui accordait la pratique, ce serait tant mieux pour tout le monde.

— En venant bien exactement à huit heures du matin, quand nous allons à la chapelle, il nous verrait certainement passer dans le grand corridor, dit Marcelle en rougissant.

Elle avait fait, comme l'on voit, d'inévitables progrès en diplomatie, — les craintes de Laure, les scrupules de Suzanne, ayant fini par lui faire comprendre que son amitié pour Pierre-Paul, — son petit mari de Saint-Loup, — était un cas très répréhensible à Notre-Dame-des-Fleurs.

Les savants auteurs de la grande complainte de Fontainebleau affirment que :

« Partout, si l'on n'est veau,
Dans son lait on boit de l'eau. »

Mme la supérieure et la sœur assistante, après avoir inutilement possédé des vaches et puis une laitière à leurs gages, étaient convaincues par une longue expérience de cette lamentable vérité.

Il était réservé à Pierre-Paul de donner le plus éclatant démenti.

Moins d'une semaine après avoir reçu par-dessus le mur d'enceinte une fort longue réponse à ses questions, le jeune père apprit confidentiellement à l'oncle Gervais qu'il avait obtenu aux meilleures conditions la fourniture générale du laitage de Notre-Dame-des-Fleurs.

— *Core pus drôle !* fit le vieux fermier du Moire d'un ton admiratif.

XXVII.

L'AVARICE DE L'ONCLE GERVAIS.

— La fourniture générale du laitage de Notre-Dame-des-Fleurs !... *Core pus drôle !* répéta l'oncle Gervais en souriant. Ah ! petit malicieux, tu es bien toujours le même.

— Nous n'aurons jamais une goutte de lait ni une mouche de beurre perdues, répondit Pierre-Paul, pourvu que la denrée soit toujours conforme à l'échantillon que j'ai fait goûter à ces dames !...

— Bien ! bien ! le couvent est un peu plus proche que la ville, et il n'est pas malaisé de fournir du bon quand on est sûr d'être payé recta ; mais toi, mon gars, je gagerais que tu trouveras moyen de voir ta Marcelle souvantes fois.

Le gros Gervais, enchanté de l'affaire en elle-même, continuait à sourire, et pour deux raisons ; mais Pierre-Paul lui répondit sur le ton sérieux :

— Vous savez, mon oncle, que je n'ai pas le cœur changeant. Depuis le jour où je suis arrivé au pays dans la même carriole que Marcelle, je me suis attaché à elle tout doucement. On encourageait notre amitié à la Plantelle comme au Moire ; personne ne m'a jamais dit : « Prends garde, elle n'est pas de ta condition, ne l'aime pas trop ! » Au contraire, on riait, on badinait, chacun l'appelait ma petite femme, ma bonne amie, ma promise. Et je me suis accoutumé à l'aimer de même ; elle aussi me préférait à tous les jeunes gars du canton, prenant plaisir à m'entendre et contente d'étudier ce que je lui apprenais.

— Ma fine ! interrompit le fermier le plus gaïement du monde, elle aurait été fièrement difficile de n'être pas bien aise.

Pierre-Paul soupira.

— J'étais son maître et son fidèle compagnon poursuivit-il. Marcelle ne pouvait se passer de moi ; je n'ai jamais été un jour entier sans aller causer et jouer avec elle.

Dieu merci ! dit Gervais, c'était plaisir de

vous voir ! Blaise Cordon vous appelait Paul et Virginie, Daphnis et Chloé, que sais-je, moi ! — Appelez-les Pierre-Paul et Marcelle, ma fine ! et laissez-là vos sornettes de l'ancien temps !... Blaise Cordon se fâchait des fois ! *Core pus drôle* ! mais une chopine de cidre le remettait bien vite en bonne humeur. Nous finissions par tomber d'accord sur tourtereau et tourterelle, de l'ancien aussi, mais toujours nouveau.... hé ! hé ! hé !... .

— Vous riez, mon oncle ! murmura le jeune gars.

— Pourquoi donc pas !

— Ah !... c'est que... je suis tout embarrassé pour finir !

— Pauvre *ptiot* ! dit le bonhomme d'un ton si encourageant que Pierre-Paul ne craignit plus d'achever :

— A Paris, reprit-il, Marcelle languissait de ne plus me voir, et dans le même temps, vous savez quelle était ma peine.... Marcelle est de retour, je tâche de l'entrevoir de temps en temps c'est là mon espérance, ma consolation, mon bonheur !... .

— Va toujours, mon fils, mais ne prends pas un air triste comme ça, que diantre ! Est-ce que nous te faisons reproche d'aimer encore ta petite bonne amie ?

— Vous, non ! fit Pierre-Paul en hochant la tête mais Corentine a bien changé pour moi, et m'a tout dit sans mentir.

— Bon ! bon ! patience et pas de sottises idées, vois-tu !... Corentine n'est pas tant contre toi qu'elle en a l'air. Entre nous, elle voudrait pour une grosse part de son bien que *la petiotte* lui restât dans le pays.

— Sans doute, j'en suis sûr !

— Pour lors donc, elle est de ton bord dans le fond.

— Mais M. Durantais ! objecta Pierre-Paul.

— Ce n'est pas un si gros seigneur déjà pour faire fi d'un gars éduqué comme tu l'es.

— Pourtant, objecta Pierre-Paul.

— Eh ! da ! il est petit-fils d'un paysan....

— Il est fils d'un chirurgien-major que vous appelez le docteur....

— Et il a épousé une paysanne, mon gars, Jeanne-Marcelle Faron, une brave et honnête fille, pas plus princesse que Mariette, Périne ou Denise.

— Tout ça est vrai, mon oncle, mais c'est un *monsieur*.

Le père Gervais haussa les épaules :

— *Un monsieur* ! répéta-t-il avec dédain : dis donc un employé quasi-mort de faim, qui n'a rien à lui, vu qu'il doit tout son avoir à sa seconde femme, la fille de la comtesse, cette autre Clarisse dont le nom me fait toujours penser à ta sœur !... .

— Oui, mais Marcelle a du bien.

— Tu n'es pas un mendiant, Dieu merci !

— J'ai quinze cents francs placés chez le notaire, mes bras et votre bienveillance, mon oncle.

— Eh bien ! mon gars, ma bienveillance.... ma bienveillance... Je m'entends ! sois calme !... Tu aimes Marcelle, je n'y vois pas sujet de chagrin, voilà mon sentiment !... Va au couvent de Notre-Dame-des-Fleurs tous les jours, si tu veux, mais étudie, étudie, j'y tiens !... Les mémoires de mon frère Joseph m'ont ouvert l'entendement d'un côté, les conseils de M. de Beauval me l'ont débouché de l'autre.... On a son idée !... .

— Ah ! combien, sous tous les rapports, le père Gervais différait à cette heure de ce Gervais qui s'enorgueillissait en toute occasion d'être le frère d'un monsieur de Paris, d'un savant qui avait finement tiré son épingle du jeu en ce monde. Alors, Gervais passait pour généreux, et il acceptait les cadeaux de Joseph sans songer seulement à lui expédier une barrique de cidre. Maintenant Gervais passait pour avare, et de fait son système d'économie domestique attristait parfois Pierre-Paul lui-même.

Mais la Bernarde n'y trouvait rien à redire, — ce qui fit faire à Corentine des réflexions singulières :

— Ne nous fions pas aux apparences, dit-elle un jour à son mari. Nous savons assez par nous-mêmes que le monde prend souvent le rebours des choses.

— Avoir laissé partir son fils simple soldat lui, un richard ! Je l'avais toujours cru bon père et moins attaché à ses écus !... .

— C'est peut-être pour le mieux ce qu'il en fait, répliqua Corentine.

— Allons donc ! Et marier sa fille contre la coutume, sans noccs, sans danses, rien de rien !

— A la place de Gervais, Morgan, nous ferions peut-être comme lui.

— Je ne t'entends plus, femme !

— Moi, reprit Corentine, je regarde, je pense, et je me tais, car les affaires du voisin ne sont pas les nôtres. Ah ! si j'étais tout à fait sûre de ce que je commence à croire, je n'aurais pas

grand mal à te prouver que Gervais est plus honnête et plus généreux à cette heure qu'au temps où il donnait, à bouche que veux-tu, de quoi boire et manger à tous vos camarades....

Blaise Cordon ne pensera jamais de même ! s'écria Jacques Morgan riant de bon cœur.

Le maître d'école, il faut bien l'avouer, avait été fort déconcerté en s'apercevant que le pichet de cidre ne circulait plus de main en main au souper du Moire, et que Gervais mettait son monde à la ration congrue.

Corentine sourit de l'observation malicieuse de son mari.

— Eh bien ! dit-elle ensuite, ne faisons pas comme Blaise Cordon. La vraie générosité, mon homme, c'est de se priver soi-même pour donner aux autres !

— Hé ! hé ! voire ? fit Morgan.

De tous les habitants de la paroisse, Corentine était la seule qui eût entrevu la vérité ; mais aussi, la Bernarde. Pierre-Paul et Gervais lui-même exceptés, elle était la seule qui eût saisi toute la portée des mémoires de Joseph Roverin.

Quand elle eut achevé de parler, Jacques Morgan, comme de coutume, fut obligé de lui donner raison.

— Si tu ne te trompes pas, femme, oui, c'est bien le cas de dire que Gervais est plus brave et plus juste, meilleur père et meilleur parent qu'autrefois.

Gervais, cependant, continuait à recueillir les confidences de Pierre-Paul, et d'un ton paternel :

— Toi, mon gars, disait-il, tu veux rester paysan....

— C'est mon devoir, mais Marcelle ?

Le bonhomme du Moire était plus encourageant en vérité que ne le fut jamais Corentine :

— Ta Marcelle, répondit-il, peut passer les nuits avant d'en savoir la moitié de ce que tu sais, surtout, mon enfant, si tu ne perds pas trop de temps en courses.

Pierre-Paul fit courageusement un grand sacrifice :

— Malgré ma bonne envie, dit-il, je n'irai pas au couvent tous les matins.

— Bien ! très bien ! fit l'oncle en lui frappant sur l'épaule, j'aime ça ! D'abord, vois-tu, les jours de marché, ma famille, mes filles ou moi, nous irons, et les autres fois.... tu prendras le cheval.

Ceci était une concession énorme, car elle dé-

rangeait jusqu'à un certain point les combinaisons économiques du digne fermier. Il la fit pourtant, dans la pensée que Pierre-Paul, allant et revenant à cheval, gagnerait près de deux heures pour ses études.

D'un autre côté, la combinaison était parfaite, puisque les Morgan s'étaient réservé les jours de marché pour rendre visite à Marcelle.

Pierre-Paul, vivement pénétré de la bonté de son oncle, lui témoignait sa gratitude avec chaleur.

Alors Gervais, tour à tour, gai, rieur ou familièrement amical, s'assombrit brusquement. Il regarda le jeune gars en face, et, retrouvant sur ses traits ceux de son père Joseph, il le repoussa non sans rudesse :

— Assez causé !... A l'ouvrage !... nous jasons, ma fine ! comme des pies !... .

Pierre-Paul se dirigea docilement vers l'étable ; mais dès qu'il se fut retourné, Gervais ne se contraignit plus, un gros soupir s'exhala de sa poitrine. Il leva les yeux vers le ciel et dit avec effusion :

— Joseph ! mon pauvre frère Joseph ! Il ne tiendra pas à moi, vois-tu, qu'il ait à son tour la meilleure part que je t'ai prise !

Une mélancolie profonde emplissait le cœur du vieux fermier :

— Paysan ! murmurait-il en se dirigeant vers le bord de l'eau, paysan ! il l'est, il le sera.... sois tranquille ! mais il aime la *ptiotte* Marcelle et il est tout cœur !... Ah ! Joseph, mon pauvre Joseph, s'il a jamais du gros chagrin, ça ne sera pas de ma faute.

Lorsqu'il était pensif et surtout dans ses moments d'émotion, le père Gervais avait coutume de fumer une pipe sur la berge ; par une vieille habitude, il porta machinalement la main à sa poche, — sa pipe et son briquet n'y étaient plus.

— Vieil oublieux que je suis ! se dit-il avec une sorte de fierté.

Il avait réformé le tabac comme dépense de luxe ; et tous les fumeurs en conviendront, ce ne fut point sa privation la moins héroïque.

Corentine, à son grand regret, avait cessé d'être la confidente de Pierre-Paul, puisqu'elle s'était fait un devoir de rester neutre ; mais ce ne fut pas sans un secret plaisir qu'elle apprit que les Roverin fournissaient de laitage Notre-Dame-des-Fleurs.

Souvent elle rencontra Pierre-Paul à cali-

fourchon sur son cheval chargé de boîtes au lait.

— Pourvu que ni lui, ni Marcelle, ne commettent aucune imprudence ! pensa-t-elle chaque fois en faisant des vœux pour l'heureux dénouement du petit roman que Miles de Beauval trouvaient, à bon droit, si *condamnabile*, si *dangereux*, si *téméraire*, si *terrible*, et pourtant si *gentil*, — toutes épithètes qui se trouvaient dans cette fameuse réponse, renvoyée en balle élastique que Plantiau tout joyeux avait apportée à son maître.

Aussi le jeune laitier se conforma-t-il de point en point aux instructions détaillées des trois amies, véritable chef-d'œuvre diplomatique.

« Ne se trouver que par hasard sur le passage des pensionnaires, se bien garder de les saluer, ne les regarder que du coin de l'œil sans sourire ; affecter une indifférence rustique.

» Porter son plus vilain costume.

» Venir quelquefois trop tôt ou trop tard, sacrifice pénible, mais indispensable.

» Ne jamais attendre, s'il arrivait malgré lui avant l'heure, et surtout ne pas témoigner d'impatience.

» Ne faire aucun signe, ne pas dire un mot, paraître tout occupé de son lait ou de son cheval, qu'il attacherait à la grille ; rester de l'autre côté, même après que la sœur tourière lui aurait ouvert.

» Par une complaisance à toute épreuve, se mettre peu à peu dans les bonnes grâces des vieilles religieuses, telles que la supérieure, la maîtresse générale et l'assistante, qui ne manqueraient pas quelque jour d'avoir besoin de ses services pour le jardin potager ou pour tout autre détail du service intérieur.

» Se défier en général de toutes les jeunes religieuses, plus clairvoyantes que les mères anciennes, et surtout éviter d'être remarqué par la maîtresse générale, celle qui avait le nez rouge et qui portait des lunettes bleues.

» Ne plus chanter de l'autre côté du mur, ne jamais refaire la folie de jeter des balles qui pourraient tomber entre les mains des dames de la maison.

» Enfin attendre les petites vacances de la Fête-Dieu, que Laure et Suzanne iraient certainement passer à Beauval, et que Marcelle passerait *peut-être* chez Corentine.

— Peut-être, fit Pierre-Paul peut-être, ce n'est pas même sûr, et il me faut attendre plus de quatre grands mois !

Le départ de Marcelle avait fait rentrer la paix dans l'intérieur d'Emilien et de Clarisse, qui recevaient souvent de charmantes petites lettres de la pensionnaire de Notre-Dame-des-Fleurs. Elle leur parlait de ses études, des visites fréquentes de Corentine, des soins affectueux de tous les Morgan, de ses jeux, de sa santé de mille riens qui déjà ne péchaient plus par excès d'enfantillage ; mais elle n'avait garde de nommer les Roverin ni le bourg de Saint-Loup.

Cette réserve qui lui coûtait tant d'efforts à Paris avait cessé de lui sembler difficile, car, mettant à profit les leçons de diplomatie de Miles Laure et Suzanne, elle gagnait en circonspection tout ce qu'elle perdait en naïveté.

Déjà elle ne rougissait plus lorsqu'elle entrevoyait Pierre-Paul en conférence avec la sœur assistante de l'autre côté de la grille.

Sûre d'elle-même, elle ne craignait plus de le regarder en face de temps en temps, et lorsqu'elle approcha la Fête-Dieu, ce fut sans parler de lui qu'elle supplia Corentine de solliciter pour elle les trois jours de sortie qu'on accorderait aux pensionnaires des environs.

Corentine n'avait pas besoin d'être suppliée. Grand était son désir de recevoir chez elle l'enfant de sa prédilection ; Renée, Tanguy, le père Morgan, désiraient vivement la visite de Marcelle.

Mais la supérieure répondit à la nourrice de Mlle Durantais qu'il était de règle de ne donner qu'aux père et mère des jeunes élèves l'autorisation de les faire sortir.

— Madame, reprit Corentine, je suis presque la mère de cette enfant, je l'aime de tout mon cœur.

— Très bien ! dit la religieuse, ces sentiments font votre éloge.

— Je vous en prie, Mme la supérieure, accordez-nous-la pour un jour, pour un seul jour.

— C'est absolument impossible.

Corentine n'insista plus et se retira contristée.

Marcelle pleura d'un refus si dur et d'autant plus affligeant qu'il ferait loi pour toute la durée de son séjour à Notre-Dame-des-Fleurs. Enfin, circonstance aggravante, non seulement Corentine ne voulait pas écrire à Emilien à ce sujet, mais encore elle l'engageait fortement à ne pas écrire non plus.

Quelques mois plus tôt, Marcelle n'aurait pas manqué de mêler à ses larmes le nom de son

bon ami ; elle aurait accablé sa nourrice de questions embarrassantes ; elle se tut.

— Allons ! pensa Corentine, la *ptiotte* n'est plus une enfant. Elle en a appris terriblement plus au couvent qu'à la ferme ; entre fillettes enfermées, on se montre à mettre de la cachotterie en trop de choses ! Marcelle sait que son amitié pour Pierre-Paul n'est pas du goût de son père ; c'est égal, Pierre-Paul a toujours la préférence. Ah ! pourvu que tout ceci ne tourne pas à mal ! . . .

— Corentine s'en allait en soupirant :

— Il était si simple, mon doux Seigneur, poursuivit-elle, de les laisser s'aimer tout bonnement, sans menteries, et de les marier un beau jour en Saint-Loup ! Pierre-Paul n'a rien, c'est vrai, mais il aurait cultivé La Grainée-sur-Côteson, ça suffisait ! Ils y vivraient heureux autant qu'on peut l'être en ce monde, et la mère de notre petite Marcelle serait contente là-haut ! . . .

Tout près de la Petite-Plorée où le père Gervais Roverin venait de visiter ses récentes acquisitions, il rencontra Corentine plongée dans ces réflexions mélancoliques :

— Eh ! bonjour ! voisine ! dit-il, m'est avis que nous avons un brin de tristesse !

— C'est vrai ! c'est vrai ! murmura la paysanne.

— La *ptiotte* ?

— Ella se porte bien. Dieu merci.

— Chère amie de Dieu ! dit alors Gervais en ouvrant les deux mains. Vous savez, j'espère, que nous vous aimons au Moire de tout cœur, grands et petits ! Y a-t-il de l'embarras à la Plantelle ? Je ne suis pas un ami de l'autre côté de la bourse, entendons-nous bien, s'il vous plaît. S'il vous fallait quelques cent écus, on vous les avancerait avec plaisir ! . . .

— Merci, Gervais, merci ! nous ne manquons de rien ! Ah ! je savais bien, moi, que vous n'étiez pas avare, comme ils le disent dans le pays. — *Core pus drôle* ! Je me moque fièrement des mauvaises langues.

— Mais pas des bonnes, peut-être ? dit Corentine en lui prenant la main.

Gervais fronça les sourcils :

— Hein ! fit-il durement.

— Soyez calme ! j'ai deviné votre secret, mais les Morgan ne vous ôteront pas le plaisir de le dire tout haut vous-même, comme et quand vous le voudrez . . .

— A la bonne heure ! . . . dit Gervais rassu-

ré ! Ah ! faudra bien du temps pour ça, voisine ! Par bonheur vous n'êtes pas une commère bavarde et sans raison, comme les autres femmes ; mais la cause de votre chagrin à vous, sans vous commander ? . . .

— Tenez, Gervais ! m'en revenant de Notre-Dame-des-Fleurs, ou la supérieure m'a refusé Marcelle pour les petites vacances de la Fête-Dieu, je pensais à nos enfants, à ma *ptiotte* qui est toute chagrine, à votre Pierre-Paul, à M. Emilien, au temps passé, à l'avenir . . .

— Tout doux ! mère, Morgan, et patience ! Priez tant seulement le Bon Dieu qu'il prête vie au bonhomme Gervais ; car, tenez, entre nous, si je mourais avant mon heure, sur ma foi de chrétien ça ne serait pas juste. Mes pauvres enfants à moi sont innocents des idées de leur grand père ! . . .

Corentine essayait de comprendre, Gervais étendit la main, et, montrant ses nouveaux champs de la Petite-Plorée :

— Voyez-vous cette terre-là, demanda-t-il, avez-vous souvenance de ses premiers maîtres ?

— Pouvez-vous me le demander, Gervais, quand c'est là que Jeanne-Marcelle demeura d'abord après son mariage avec Emilien !

Gervais reprit à demi-voix, non sans avoir regardé mystérieusement tout autour de lui :

— On a vu, ma commère, des biens perdus par les parents, que le bon Dieu faisait retrouver par leurs enfants un beau matin . . . Suffit !

— Ah ! Gervais ! Gervais ! s'écria Corentine tout émue, ils sont bien méchants ou bien sots, ceux qui parlent de votre avarice !

XXVIII.

LES PETITES VACANCES.

La conversation confidentielle de Gervais avait dissipé la tristesse de Corentine et ranimé toutes ses espérances secrètes, car elle connaissait, pour une bonne raison, l'opiniâtre fermeté de son voisin.

Lorsqu'elle rentra chez elle, et y annonça que la permission de sortie, pour les vacances de la Fête-Dieu, était refusée, Renée et Tanguy trépignèrent, le père Morgan, lui-même, ne put retenir un gros juron, mais elle était rassérénée :

— M. Emilien n'aura aucun reproche à nous faire, pensait-elle. Marcelle et Pierre-Paul grandiront sans se perdre de vue ; nous en serons in-